

NUMERO 545

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Urgences subjectives de la guerre en temps de paix

par **Éric Laurent**

D'abord, les victimes ! Les morts et les blessés dits en « état d'urgence absolue », c'est-à-dire ceux dont le pronostic vital est engagé, abondent, approchant les deux cents personnes. S'ajoutent près de trois cents autres, blessées plus ou moins sévèrement. Les chirurgiens, qui opèrent sans discontinuer depuis quatre jours, parlent de « chirurgie de guerre ». Les blessures sont graves, il y aura des séquelles importantes. Plus de quatre cents personnes, ce sont autant de familles endeuillées, frappées elles aussi. C'est un *état d'urgence*, signifiant maître, non seulement au niveau de l'État mais chez tous les sujets touchés par cette chose de mort impossible à subjectiver. Au-delà des familles, il y a également les bandes d'amis, si importantes dans le style de vie de ceux qui ont été atteints, comme les témoignages recueillis auprès des habitués des cafés du quartier le soulignent.

L'effet générationnel

Libération, ce lundi 16 novembre, titre « Génération Bataclan ». On aurait pu dire « Génération Belle Equipe, Carillon, Petit Cambodge ». Mais seul le Bataclan était menacé depuis 2011 par la branche gazaouïe d'Al-Qaïda parce que ses propriétaires étaient juifs et parce que la salle avait accueilli quelquefois un gala en faveur des œuvres sociales des forces israéliennes (1). Quel que soit le nom retenu, *Libération* a raison, c'est vraiment la génération des bandes de jeunes gens et de jeunes femmes entre 20 et 35 ans qui a été touchée.

J'ai appris le départ de la fusillade vendredi soir, alors que le cocktail après l'Assemblée générale de l'ECF commençait, vers 21h30, avant que les radios ne se mettent à en parler en continu, par un *WhatsApp* de Béatrice, notre fille, encore à Londres. Elle venait de l'apprendre par une communication sur sa page Facebook venant d'une amie qui pensait qu'elle était déjà à Paris : « Fusillade dans le onzième, ne sors pas de chez toi ». Cette alerte était lancée par une autre amie qui était *dans* La Belle Équipe, rue de Charonne. Ne fumant pas, elle était à l'intérieur, venue en couple fêter l'anniversaire d'un membre de la bande d'amis qui se

connaissaient depuis le lycée Montaigne. Lorsque les coups de kalachnikov ont commencé, son ami s'est jeté sur elle pour la protéger et, lorsque les tirs se sont arrêtés, ils se sont mis à courir, découvrant dehors les corps à terre des amis qui les accompagnaient. Dix amis d'enfance et d'adolescence sont morts. Pauline, à Londres, a appris la mort d'un de ses condisciples à l'École d'architecture du quai Malaquais, Amine, qui avait fait son mémoire de fin d'étude sur La Mecque. Yannick est mort aussi au Bataclan. Voyant sur la vidéo tournée dans une ruelle les deux personnes accrochées au balcon extérieur du Bataclan et des corps à terre, on pense au 11 septembre, aux corps qui sont tombés. Que sont-ils devenus ? Et sur les réseaux sociaux, ce constat dimanche : « Tous les gens dont on n'avait pas de nouvelles sont morts. »

Aucun quartier de Paris n'est plus mélangé que celui dans lesquels sont les bars, restaurants et salle de spectacle visés par les tueurs. Le propriétaire et les serveurs du Carillon sont d'origine tunisienne. Gilles Kepel, qui publie prochainement une *Genèse du Jihad français* (2), dit très vite, dans *Le Monde* : « les attentats aveugles cherchent à provoquer des pogroms [antimusulmans], mais ils visent aussi ceux-là mêmes qu'ils veulent mobiliser » ; ils « visent de façon indiscriminée une jeunesse parmi laquelle doivent se trouver une partie de leurs coreligionnaires qu'ils veulent enrôler dans leurs rangs. Là réside peut être la faille stratégique. Car tout le problème du terrorisme c'est de faire basculer les masses dans le soutien à son action » (3). Il n'y a pas que l'identification à une cause comme réaction d'après le trauma. Il y a la prise en compte de la cause elle-même, au sens psychanalytique. On fait couple avec elle autrement.

Trois façons de vivre la pulsion après le trauma

L'ironie est que samedi et dimanche, à Paris, il a fait très beau, comme vendredi soir. Malgré les interdictions de rassemblement impliquées par l'état d'urgence, une foule assez nombreuse n'a cessé de revisiter les lieux des attentats et de se rassembler place de la République. Chacun réagit certes de façon individuelle, mais il y a clairement une logique de foule qui est à l'œuvre. Il y a ceux qui ne peuvent plus rien voir ni entendre, ceux qui au contraire sont suspendus aux infos en continu et aux réseaux sociaux. Au-delà de ces différences, il fallait se rassembler, mais pourquoi ? Pour trois raisons qui déclinent chacune une façon de vivre la pulsion après le trauma.

En janvier, j'avais intitulé un article pour *Lacan Quotidien* « *Occupy terror* ». Il y avait d'abord, dans ces rassemblements impossibles à empêcher de samedi et dimanche, une dimension du même ordre. Il s'agissait, par la pure présence, de répondre à la terreur qui était encore là, inscrite dans les traces qui n'avaient pu être effacées des destructions, des balles, des horreurs qui avaient eu lieu. Cette réponse est un cri silencieux, d'avant toute parole qui puisse ensuite être récupérée. C'est une énonciation pure. Il y a d'ailleurs maintenant un mouvement autour du hashtag #occupyterrasse. Ce cri est une façon de donner lieu aux affects contradictoires qui nous ont traversés : colère, abattement, dégoût, réactions d'agitation.

Il y a ensuite une autre dimension, qui ne pouvait exister en janvier, celle de revenir sur les lieux pour ceux qui s'en sont sortis vendredi soir, pour parler avec d'autres qui ont vécu la même chose. Marion Van Renterghem, dans le reportage qu'elle donne aujourd'hui de ce moment, constate cet effet de retour de la parole échangée, de partage des expériences (4). Ce retour est une sorte de cellule psychologique de crise spontanée, on verbalise le trauma avec d'autres – de façon moins réglée que ce qui se passe autour de la cellule mise en place à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière, où certains de nos collègues accueillent ceux qui le veulent et ceux qui leur sont amenés en état de choc.

Enfin, au-delà de l'effort de parole post-traumatique, il y a autre chose. « En fin d'après-midi, pourtant, on a cru que tout recommençait. À 18h30, un peu partout dans le quartier, notamment place de la République, c'est la panique. Qui a commencé ? Nul ne le sait, mais les mots d'ordre se répandent et se transforment en une débandade affolée. La peur gagne les alentours comme une traînée de poudre, jusqu'à la rue de la Fontaine-au-Roi et au quartier Montorgueil » (5). Il y a une sorte de réplique de l'horreur du vendredi. Et il se révèle qu'en fait, derrière le « pèlerinage » sur les lieux, il y a aussi la volonté de revivre quelque chose de cette horreur-là, d'y participer tout en étant à distance. Dans cette volonté de revivre ce qui a eu lieu, il n'y a pas seulement fatalisme et résilience, comme le disent certains, mais *fort-da*, aller et retour avec l'objet d'horreur. S'en rapprocher et le fuir à la fois. Les comportementalistes recommandent comme traitement du trauma de s'habituer à l'horreur rencontrée, y compris en l'approchant de façon virtuelle. C'est possible par ce que Lacan a appelé la « marge d'extériorisation » de l'objet *a*. Cela ne relève pas de l'habitude, mais d'un jeu possible avec le *kakon*, le plus mauvais du trauma.

À la fin du week-end, le danger était toujours là, la police craignait une voiture piégée dans toute la zone et, dans la nuit de dimanche à lundi, les sirènes n'ont pas cessé autour de la place de la République, rappelant la présence de la menace.

Les intermittences subjectives de la pulsion de mort

L'horreur a ses mystères. Pourquoi les trois kamikazes du stade de France se sont-ils fait sauter en ne tuant personne, pour deux d'entre eux, et une seule personne, pour le troisième ? Certes ils ont blessé, mais pourquoi cette répétition ? L'instabilité des explosifs TATP n'explique pas tout – bien qu'elle exclue, nous dit-on, que les gilets aient été transportés ou montés en Belgique ; il a fallu le faire sur place. Pourquoi le kamikaze qui s'est fait sauter au bistrot Comptoir Voltaire à 21h40, l'a-t-il fait sans tuer personne ? Il en a certes blessé et traumatisé un certain nombre avec ses explosifs et les boulons qui les accompagnaient pour maximiser les dégâts, mais cela aurait pu être encore pire.

Pourquoi un des féroces et calmes assassins du Bataclan a-t-il épargné, à un moment, cinquante personnes, comme le raconte Benoît : « Dans ce petit escalier, il y avait une cinquantaine de personnes, il les a vues, il aurait pu faire un carnage et tuer tout ce monde d'un coup. Il nous a épargnés » (6) ? Était-ce le même qui tuait systématiquement, pendant les trois longues heures qu'a duré le massacre dans la salle de concert, en ordonnant à ses victimes : « Regarde moi dans les yeux ! »

Il y a là des intermittences dans la jouissance de tuer et de se faire tuer dont ne rend pas compte le supposé « profil » des kamikazes qui est à la fois classique et radicalement nouveau. Ce sont des petits délinquants, connus pour des condamnations plus ou moins graves, qui se sont radicalisés. Mais il y a aussi un conducteur de bus. On ne sait rien de sûr sur celui qui avait un faux passeport syrien. Ce qui est nouveau et qui leur est commun, c'est l'entraînement en Syrie et le passage par la *No-go zone* de Molenbeek. À partir de ce terreau commun, comment rendre compte des différences de comportement dans l'horreur ? Faut-il supposer des niveaux d'entraînement très différents ? Des cadres et des exécutants ? Des doses différentes de captagon, la drogue favorite de Daesh, celle qui fait oublier la peur ? Ou bien encore, faut-il supposer des battements subjectifs chez ceux qui veulent se faire de pures machines de mort ? Qu'allons-nous apprendre des réseaux de complicités qui vont apparaître ?

L'utilisation massive du filtre bleu-blanc-rouge mis à disposition par Facebook pour afficher une solidarité avec Paris, utilisé par toute une génération cosmopolite et internationale, est une réponse identificatoire globale. Localement, tous savent que l'avenir sera compliqué. Entendu dimanche dans la bouche d'un petit garçon blond de 9-10 ans faisant de la patinette avec deux copains autour de la Cinémathèque française, ce bâtiment de Frank Gehry qui a mal vieilli : « C'est au couteau que vous allez vous faire zigouiller, si vous n'écoutez pas ce que dit mon père ! »

Mardi 17 Novembre

- 1 : Doiezie M., « Le Bataclan déjà visé plusieurs fois par des attentats », *Le Figaro*, 14 novembre 2015.
- 2 : Jardin A. & Kepel G., *Terreur sur l'Hexagone 2005-2015. Genèse du djihad français*, Paris, Gallimard, à paraître en 2016.
- 3 : Kepel G., « L'État islamique cherche à déclencher une guerre civile », propos recueillis par N. Truong, *Le Monde*, 14 novembre 2015.
- 4 : Van Renterghem M., « Dans le 10^e et le 11^e : "Ici, chacun connaît un blessé, un mort" », *Le Monde*, 16 novembre 2015.
- 5 : *Ibid.*
- 6 : « Au Bataclan, "une femme crie. Ils l'abattent." », *Le Monde*, 16 novembre 2015



Du désir de Saul *

par Jean-François Reix

Dans la folie de cette usine à produire la mort, dans l'indicible, un homme veut non pas sauver la vie, mais retrouver sa propre humanité en offrant un rite funéraire au corps d'un enfant.

Saul fait partie de ces juif hongrois, membres d'un Sonderkommando d'Auschwitz-Birkenau, qui ont assisté les nazis dans leur projet macabre. Rouage silencieux dans cette mécanique plus qu'inhumaine, où le moindre mot vous fait risquer votre vie, Saul se sait condamné. Comme Antigone, il est « suspendu dans la zone entre la vie et la mort [et sans] être encore mort, [...] est déjà rayé du monde des vivants » (1)

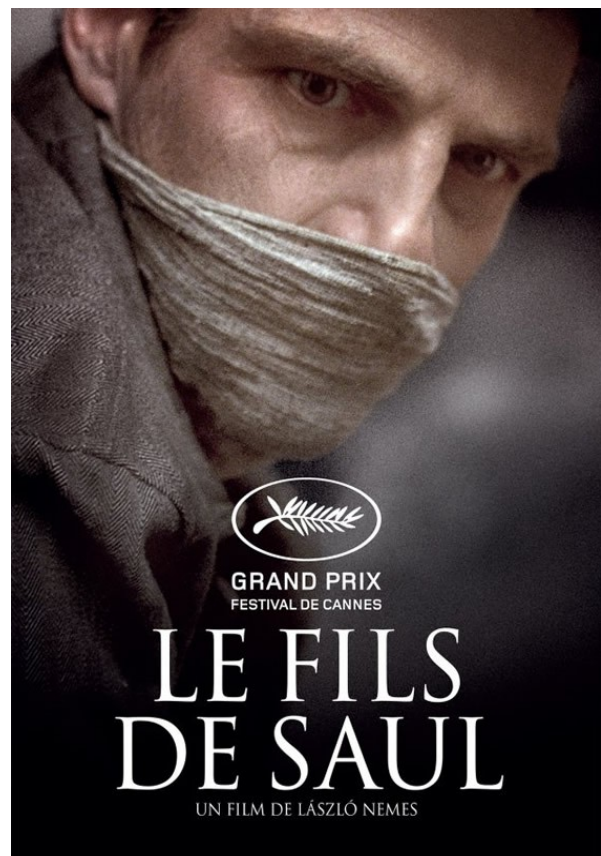
Où se situe l'humanité dans cette monstrueuse routine funèbre ? Est-ce dans la volonté de montrer l'innommable au reste du monde en voulant diffuser des photos de charniers ? Est-ce dans l'amour qu'un homme pourrait avoir pour une femme ? Est-ce dans la révolte en préparation dans le camp ? Peut-être. Mais la voie choisie par László Nemes, réalisateur et Clara Royer co-scénariste, est bien plus radicale.

Saul a fait sien le peu de vie que le zyglon B a laissé dans le corps d'un enfant. Peut-être même a-t-il espéré un sursaut d'humanité de la part du médecin allemand qui, appelé à ausculter cet enfant, va finalement l'étouffer. La barbarie nazie ne laisse aucun espoir, du moins le croit-elle.

À partir là, le kappo ne va avoir de cesse de sauver le corps mort de cet enfant du sort commun du camp. Cette vie inattendue, sortie du cœur même de la mort, véritable grain de sable, va éveiller le désir décidé de Saul. « Il ne s'agit pas d'en finir avec celui qui est un homme comme avec un chien. On ne peut finir avec ses restes en oubliant le registre de l'être de celui qui a pu être situé par un nom doit être préservé par l'acte des funérailles. » (2)

Pour ce juif hongrois, logé dans cet espace de l'entre-deux-morts (3), l'enfant devient *le fils de Saul*. Alors que tout porte à croire qu'il n'en est pas le père, cet enfant est, du fait de cette parole vraie, par cette nomination-même soutenue par Saul, *son fils. Mon fils est mon fils* (4) semble-t-il dire – malgré les démentis de son chef –, et il compte bien le ramener, comme lui-même, dans le camp des humains.

Mais au-delà de la nomination, c'est le devenir du corps qui lui importe : maintenir la dignité d'un corps alors que celui-ci est assujéti à sa plus pure négation. Il faut alors lui offrir un rite funéraire juif : une sépulture et un rabbin pour dire le kaddish.



Le Fils de Saul est une fiction et nous connaissons les limites de la représentation de la Shoah posées par C. Lanzmann : la Shoah est irreprésentable. De fait, la question ne se pose pas de savoir s'il est possible d'ajouter quelque chose sur la Shoah à partir de la fiction. Le film ne joue pas cette carte. C. Lanzmann a adoubé le film qui, selon lui, est l'anti-*Liste de Schindler* où 600 juifs sont sauvés là où 6 millions sont morts comme le faisait remarquer S. Kubrik, mais aussi parce que ce n'est pas un film sur la Shoah (5).

Aussi pour déjouer toute restitution naturaliste des camps, la caméra travaille avec une profondeur de champ quasi nulle. L'arrière plan ne donne à voir des corps que des formes floues nécessairement humaines et suffisamment explicites quant à leur destin. Le choix même du cadre carré, de la focale courte – celle de l'œil humain –, limite notre champ de vision, ferme le regard et nous condamne à voir encore et toujours le visage de cet homme, à en passer par lui. Cette puissance expressive et formelle est appuyée par un dialogue rare, des invectives en toutes langues, les hurlements mêlés des bourreaux et des victimes et le bruit assourdissant de cette usine de la mort. Le tout est filmé de bout en bout à hauteur d'homme, la caméra comme reliée au corps de l'acteur hongrois Géza Röhrig, très souvent seul face à la caméra dans de longs plans séquences.

Si *Le Fils de Saul* ne cherche pas à représenter l'irreprésentable, en revanche il est la mise en scène d'une éthique du désir au service d'une lueur d'humanité surgissant de cet enfer ;Saul, comme Antigone, a fait le choix de la loi du désir face à la loi d'une volonté qui légifère. La soumission à cette loi, si elle est une condition nécessaire du désir, n'est pas pour autant suffisante. Il ne suffit pas d'obéir à la loi du désir pour désirer. C'est d'un point « au delà de la limite », « sans peur » que pour Saul il n'y a plus d'obstacle à sa réalisation. Ce désir pur, en quelque sorte, fait qu'il ne s'attache plus à rien, ni à la cause qui soutient une révolte imminente, ni à l'amour que pourrait lui offrir une femme.

Chaque instant, où toute prise de parole est une prise de risque, n'est plus qu'un espace pour la réalisation de son désir. Il est, comme Antigone, dans l'absolutisme moral. Il a vu la mise à mort de l'enfant – c'est un des rares plans larges intégralement net – il lui faut à présent fermer les yeux pour que rien ne le dérouté. C'est lui-même, autant que l'enfant mort, qu'il veut sauver pour revenir parmi les hommes, fort de n'avoir pas céder sur son désir. Face à la volonté anéantissante de la loi nazie, il s'avance, coûte que coûte, y compris en défiant les impossibilités que cela comporte – comme chercher un rabbin parmi les arrivants.

Si la révolte des kappos apparaît à tous comme l'espoir de la fin d'un cauchemar, pour Saul, il n'en est rien. S'échapper n'est en aucun cas synonyme d'une sortie du tombeau dans lequel il est déjà mort. Quoiqu'il arrive, il doit accomplir le rite funéraire qu'exige l'appartenance à l'humanité. « Cette pureté, cette séparation de l'être de toutes caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement la limite, l'*ex-nihilo*, autour de quoi se tient Antigone, » (6)... et Saul.

En redoublant la fiction – qu'est nécessairement le cinéma – par la mise en scène de la tragédie centrée sur ce fils fictif, László Nemes produit un cinéma jusque là inconnu.

* *Le Fils de Saul*, film de László Nemes, novembre 2015.

1 : À propos d'*Antigone* de Sophocle, Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Le Seuil, 1986, p. 326.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 325.

3 : Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 776.

4 : Là où Antigone dit « Mon frère est mon frère. »

5 : Voir *Télérama* du 24 mai 2015 : « Il ne montre pas la mort, mais la vie de ceux qui ont été obligés de conduire les leurs à la mort. » dit C. Lanzmann.

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 325.

Carnet du lendemain

par Philippe De Georges



Ce que j'ai sous la main : des livres – délivrent ce qu'ils peuvent, même peu. De ma vie, je n'ai jamais connu de consolation – seulement la nécessité d'avancer un pied devant l'autre... *contre Un*, le visage de toute tyrannie. Ces livres me sont-ils un rempart ?

« À cause de la mort, nous les hommes habitons une ville sans rempart » (Épicure).

Je n'ai pas de rempart, donc, mais des livres...

Le vin que je bois – ivre, libre – *et ni la jeune femme allaitant son enfant* n'effacent l'autre face du monde :

« Aussi les mouvements destructeurs ne peuvent-ils à jamais triompher, ensevelissant toute vie, ni les mouvements générateurs et nourriciers préserver à jamais les choses qu'ils ont créées. Ainsi donc se poursuit à égalité la guerre.../... Car jamais la nuit ne succède au jour, l'aube à la nuit, qu'elles n'entendent mêler aux plaintes vagissantes les pleurs, compagnons de la mort et des noires funérailles. » (Lucreèce)

Je lis sur internet l'éditorial d'un ami, sur son site de poésie contemporaine (Sitaudis.com). Il l'a titré « Sortir du noir ». J'ai lu le livre dont c'est le nom, il y a deux jours à peine... *avant*. Et je revois les quatre photos prises à la dérobée – pour nous ! – depuis un four crématoire d'Auschwitz. J'ai lu ce que Georges Didi-Huberman dit de ce film : *Le fils de Saul* – message au-delà du désespoir, de celui écrit-il, qui pu « oser parler depuis la mort » (c'est-à-dire, *entre-deux-morts*, comme dit Lacan). Celui-ci – pour nous ! – témoigne d'un « obstiné désir d'humanité ».

Je me demande – comment on sort du noir ?

Et je lis cette phrase de Blanchot : « L'art est la puissance par laquelle s'ouvre la nuit ».

Je n'ai pas de rempart, mais des livres.

Et je lis Emily Dickinson : « Il n'y a pas de prisonnier – Quand la liberté – En personne – reste avec toi » (1).

J'écoute alors Mozart : « Viva la Libertà ! Viva la Libertà ! »

(1) : Dickinson, E. *Nous ne jouons pas sur les tombes*, Editions Unes, Nice 2015

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.